

NEUF ANS APRÈS...

Le programme Goldschmidt 2010

BARBARA FONTAINE

AUTANT je n'aurais pas du tout aimé, m'étais-je dit au temps où j'étais enseignante dans le secondaire, avoir un poste dans un lycée par où j'étais passée étant élève et me retrouver ainsi de l'autre côté de la barrière, autant j'ai été particulièrement séduite par cette idée lorsqu'on m'a proposé d'encadrer cette année l'atelier de traduction du programme Goldschmidt. Je gardais en effet un souvenir tellement ému, pour ne pas dire idyllique, de cet atelier dont j'avais bénéficié en 2001 en tant que « jeune traductrice », que je me promettais bien du plaisir à revivre l'expérience en tant que « traductrice confirmée ». Non pas d'ailleurs que je puisse m'identifier d'une quelconque manière à l'adjectif « confirmée » ; c'est une qualité que l'on vous colle sur le dos, de l'extérieur, mais elle n'a pas grand-chose à voir avec ce que l'on peut ressentir à l'intérieur, du moins avec ce que *je* peux ressentir. Je sens, je sais que j'ai une certaine expérience, après onze ans de métier, et je pressentais que je pouvais la partager. En tout état de cause, si l'on a quelque chose à transmettre dans ce métier, cela s'apparente bien davantage à une expérience qu'à un savoir.

J'ai donc accepté d'encadrer les dix jeunes traducteurs (cinq Allemandes et cinq Français) de la promotion 2010, pendant le mois de mars, à Arles. Et je dois préciser à cet égard que la perspective de finir l'hiver, ou plutôt de débiter le printemps dans cette douce ville a achevé de me décider. Car je ne pouvais pas savoir, à ce moment-là, que mon train arriverait à Avignon, dans la soirée du 7 mars, par une tempête de neige ! Que les cars ne circuleraient plus entre Avignon et Arles, que je finirais par arriver dans une ville rendue méconnaissable par vingt bons centimètres de neige, que l'on décréterait le lendemain une sorte d'état d'urgence et que la crème solaire, les lunettes de soleil et les sandales que j'avais glissées dans ma valise risquaient d'être très superflues ! Mais il faut avoir vu le Midi de la France sous la neige une fois dans sa vie... donc je ne regrette rien.

Les jeunes traducteurs, qui venaient de passer trois semaines à Berlin, à faire du patin à glace (entre les séances de travail) au bord du Wannsee gelé, avaient d'ailleurs l'air moins dépaysés que moi !

Le principe des ateliers Goldschmidt est à peu près le même que celui de Straelen, sauf que le travail se fait en partie en groupe, en partie en tandem franco-allemand. Chaque traducteur travaille sur un livre de son choix dont il proposera la traduction à des éditeurs à l'issue du programme. En trois semaines d'atelier, j'ai donc vu chaque tandem trois fois et chacune de ces séances a donné lieu ensuite à une réunion plénière. Autant dire que ces conditions de travail sont proches de l'idéal. Après avoir lu les cinq livres allemands choisis par les traducteurs, je leur ai demandé de me soumettre leur passage au plus tard la veille de l'atelier, afin de pouvoir un tant soit peu le préparer. J'ai toujours essayé de lire d'abord la traduction française sans regarder l'original, pour pouvoir juger simplement de la lisibilité du texte. Puis je le reprenais avec le texte allemand en vis-à-vis et notais ce qui me paraissait inexact, maladroit, peu compréhensible ou simplement perfectible. En séance avec le tandem, je m'efforçais de faire part de mes remarques sans proposer moi-même de « solution », mais je dois avouer que je n'y arrivais pas toujours... J'essayais aussi d'impliquer le plus possible le binôme allemand, qui en principe avait déjà été consulté par le traducteur. N'est-ce pas le rêve absolu d'avoir un Allemand sous la main pour traduire ? Combien de fois ne me suis-je pas dit depuis que je traduis : « Ah, si seulement j'avais un Allemand à ma disposition ! » Certes, il y a Fanal, certes il y a les amis et collègues que l'on peut consulter par mail ou par téléphone. Mais demander à quelqu'un qui a lu le livre, qui a déjà réfléchi à la question et qui est à notre disposition pendant trois heures, c'est un luxe inestimable. Par exemple, il est question dans le roman *Delfinarium*, de Michael Weins, de « *frei schwingender Sessel* ». Je n'ai aucune idée de ce que c'est ; bien sûr, on aurait fini par trouver en cherchant un peu dans un catalogue Ikea, par exemple, mais quel plaisir de se faire dessiner le meuble en question (une chaise cantilever) par une germanophone. Et quelle chance, quand on traduit un roman sur la RDA, en l'occurrence *Aus dem Schneider*, de Katrin Askan, de pouvoir en discuter avec une jeune Allemande née à l'Est qui, même si elle avait huit ans en 1989, se souvient parfaitement de ce qu'était un « *Papageikuchen* » (un « gâteau perroquet », parce que multicolore).

Après ces séances, qui se déroulaient toujours l'après-midi pendant trois heures, je laissais une journée entière au tandem, et en particulier au traducteur français, pour assimiler mes remarques, effectuer les recherches nécessaires, trouver de meilleures solutions. Le surlendemain matin, donc, on travaillait sur le même passage en assemblée plénière. L'Allemande du tandem lisait d'abord le texte en allemand, puis le traducteur ou la traductrice soit nous soumettait juste les problèmes rencontrés, soit lisait toute sa traduction, selon la difficulté et la nature du texte. Toute personne qui l'a déjà expérimenté sait combien la traduction en groupe est stimulante – et vertigineuse aussi parfois, tant cela met en évidence nos subjectivités. Ainsi, je me souviens d'un terme qui a donné lieu à une discussion particulièrement animée. Michael Weins a créé dans son roman *Delfinarium* le néologisme « *Apfeltum* » pour désigner affectueusement l'univers des cultivateurs de pommes. La traductrice a proposé « pommitude », ce à quoi l'un des Français a rétorqué que cela lui faisait trop penser à la fameuse... « bravitude » de Ségolène Royal ! Mais sur les six Français que nous étions, seuls trois se souvenaient de cette royale bravitude. Et par ailleurs, qui y songerait encore en lisant cette traduction dans vingt ans ? Mais, plus généralement, pouvait-on risquer un tel néologisme en français, en sachant que la langue allemande est à cet égard beaucoup plus permissive ? Vaste débat...

D'autres exemples m'ont fait prendre conscience de l'incompressible part de subjectivité qui entre dans nos traductions. Toujours soucieuse de traquer les germanismes, j'ai tout de suite tiqué sur l'expression « avoir deux mains gauches », qui me semblait littéralement calquée sur l'allemand. Sûre de moi, je suggère à la traductrice de chercher une formule plus idiomatique. Le soir même, affalée dans ma chambre d'hôtel devant un film de Clouzot – j'avoue que le soir, après six heures d'atelier, je n'étais plus bonne à grand-chose d'autre – quelle n'est pas ma surprise d'entendre dans la bouche de Brigitte Bardot : « Mais tu as deux mains gauches, ma parole ! » J'ai dû faire amende honorable le lendemain matin.

Cette prise de conscience, non pas nouvelle pour moi mais particulièrement aiguë lors de nos ateliers, est peut-être la plus grande leçon que je rapporte de mon expérience de formatrice ou plutôt de « mentor », comme nous sommes officiellement désignés. Nous avons beau viser l'objectivité par rapport au texte original,

avoir le sentiment de nous calquer dessus, ou de nous effacer derrière, nous traduisons en fonction de ce que nous sommes à l'instant où nous traduisons, en fonction de ce que nous avons lu, de ce que nous avons entendu à la radio ou à la télévision, de nos allergies linguistiques, de notre sensibilité littéraire, de notre origine géographique et même de nos dadas... Je ne veux pas insinuer par là que toute traduction serait défendable, mais seulement que la partie technique du métier, celle qui consiste à transmettre un sens, me paraît plus que jamais comparable à la partie visible de l'iceberg.

Enfin, je ne voudrais pas conclure mon témoignage sans préciser que le programme Goldschmidt a tellement fait ses preuves, en dix ans, qu'il a désormais fait aussi des émules. Grâce à l'enthousiasme et au dynamisme de Jörn Cambreleng, le directeur du CITL, de semblables ateliers seront désormais organisés aussi dans d'autres langues, à ceci près qu'ils s'adresseront plutôt à des traducteurs confirmés qu'à des apprentis. En fait, ils s'apparenteront davantage à « Straelen » qu'à « Goldschmidt ». La Turquie en a déjà bénéficié cette année, et je crois que les prochaines langues concernées seront le russe et le chinois. Mais il vaut mieux s'adresser à Jörn Cambreleng pour en savoir davantage, ou même éventuellement pour faire des suggestions.